

À la frontière entre les États-Unis et le Mexique

Le mur **anti-immigration** de la «Mexamérique»



Caractéristiques du mur

Date de construction :

à partir de 1994

Longueur : 2 500 km

Matériaux utilisés : grillages,
tôle ondulée, barbelés

Personnel stationné :

21 000 gardes-frontière ;
personnels de la garde
nationale, groupes de
miliciens et agences
gouvernementales de sécurité

Population concernée :

Mexicains, Américains





Tijuana. La *secondary fence* renforce le dispositif de surveillance de la frontière, 2013.

Page précédente :
Playa Tijuana. Moment de recueillement au pied du mur qui sépare de nombreuses familles, 2013.

La frontière entre les États-Unis et le Mexique, longue de 3 200 kilomètres (1 969 miles), traverse tout un continent, depuis l'océan Pacifique dans l'Ouest californien jusqu'au golfe du Mexique dans l'Est texan. Elle est la frontière la plus traversée au monde. C'est par San Diego, quatrième ville de Californie, et Tijuana, quatrième ville du Mexique, que nous avons choisi de commencer notre périple.

San Diego, ville paisible du bord de mer, est propre et colorée. Un habitant sur quatre y est un immigré et elle fait partie des vingt-cinq plus grandes villes américaines au taux de criminalité le plus bas. Dans son prolongement, la ville de San Ysidro est la porte d'entrée principale vers Tijuana, ville tentaculaire au développement constant. Chaque jour, trois pâtés de maisons supplémentaires sont construits, et près de 2 000 migrants viennent s'y installer : autant dire que le maillage urbain est dense et anarchique. ■

Tijuana, une croissance continue

À première vue, le mur, le *cerclo*, n'existe pas. Sa présence n'est pas évidente lorsque l'on passe la frontière. Tijuana est le poste frontalier le plus fréquenté au monde : chaque jour, 50 000 voitures et 300 000 personnes le traversent dans un sens ou dans un autre. Plus de vingt couloirs ont été construits en direction des États-Unis. Deux seulement pour entrer au Mexique. Les *transfronterizos*, ceux qui vivent entre les deux Californies, forment chaque jour des files d'attente interminables pour passer légalement la *linea* du Mexique vers les États-Unis. Les jours les plus calmes, il faut près de deux heures pour passer la frontière à pied. Souvent bien plus en voiture. Ceux qui passent ici sont des « légaux » : pour obtenir un visa, il faut un emploi stable, disposer d'un revenu régulier et habiter la zone frontalière depuis plus d'un an.

À première vue, le mur, le *cerclo*, n'existe pas. Mais il est là, fait de plaques de tôle ondulée récupérées sur les pistes d'atter-

rissage construites dans le désert iraquien lors de la première guerre du Golfe, et qui ont rouillé par endroits au fil du temps. Ce premier mur (*primary fence*, comme l'appelle les gardes-frontière), construit entre 1990 et 1994, a été conçu pour empêcher les voitures de traverser. À partir de 1998, ce mur a été doublé d'une barrière métallique haute de trois mètres plus sophistiquée (*secondary fence* ou *Sandia fence* du nom de l'entreprise mandatée par l'Agence des douanes et de protection de la frontière, CBP – Customs and Border Protection), parfois surmontée de barbelés et toujours équipée de radars, de capteurs, de caméras ou de projecteurs. Ce second mur a été conçu pour dissuader les individus de traverser. Un chemin de ronde sépare les deux murs, lieu de surveillance de la police des frontières, la Border Patrol (La *Migra* pour les Mexicains). Il en impose par sa présence et semble jouer parfaitement son rôle dissuasif.

Tijuana est une ville moderne et triste de Basse-Californie, sans charme et sans pitié pour tous ceux qui sont si proches du rêve américain mais qui ont tant de mal à y accéder. Elle attire tout le Mexique et l'Amérique centrale pour travailler dans ces immenses *maquiladoras* – usines de sous-traitance et d'assemblage, filiales

La double barrière court vers l'océan Pacifique le long de Playa Tijuana, 2013.





Tijuana, Les rêves de changement comme les « victimes de l'espoir » alimentent le *border art*, 2009.

de multinationales qui profitent de coûts salariaux très bas, de l'exemption des taxes douanières et de la proximité des États-Unis vers lesquels la production est exportée. Rien qu'à Tijuana, il en existe plus de 500, sur les quelque 3 000 usines construites le long de la frontière, et employant plus d'un million de personnes. Parfois surnommée *Tivjuana* (TV-Tijuana), c'est une ville économiquement prospère où l'on fabrique le plus grand nombre de télévisions au monde. Pôle industriel et commercial, mais aussi ville de tous les excès, notamment en matière de criminalité et de trafic de drogue : elle fut longtemps la « ville du péché » (*Sin City*) des Américains. Frontière veut aussi dire, par endroits, zone de non-droit. ■

Sur le mur, l'art de la frontière

Le mur fait face à l'aéroport, puis traverse la ville jusqu'à la plage. Côté américain, il fait le vide autour de lui. Côté mexicain, il exerce un véritable pouvoir d'attraction et sert de tremplin vers l'autre côté. En face de l'aéroport, il sert aussi de support à un art engagé. C'est le *border art*. Il expose les symboles de cette vie « entre deux », avec son cortège de souffrances, ses peurs et ses espoirs. Il dénonce par des croix clouées



au mur, le sort funeste des *migrantes* qui ont tenté le voyage et qui ne sont jamais revenus : 61 morts en 1995, 149 en 1997, 358 en 1999, 367 en 2001, plus de 390 en 2003 et 373 en 2004. D'autres cercueils auraient pu être suspendus symbolisant chaque année entre 300 et 500 morts. 307 migrants sont morts en 2013. La violence semble ne jamais devoir faiblir. Des centaines de croix portant la mention « inconnu » (« *no identificado* ») ou le nom des migrants morts, avec l'âge et la région d'origine (Guerrero, Michoacan, Oaxaca, Jalisco, Vera Cruz, Puebla) ou encore le pays d'origine (Guatemala, Honduras, Salvador, Nicaragua, Brésil), ont été accrochées par des mains anonymes. Tous des « victimes de l'espoir » qui montrent la terrible réalité de ce qui se passe ici. Au bout de cette route, au rond-point, un monument, un obélisque rouge, a même été érigé en leur mémoire. Mais depuis peu, la publicité remplace le *border art* en face de l'aéroport de Tijuana. De grands panneaux publicitaires de 15 mètres de haut ont été installés, cachant ainsi la réalité à ceux qui débarquent... À cet endroit, la construction d'un pont binationnel pour piétons est envisagée pour relier



Nogales. Une autre facette du *border art*, 2007.

et désengorger les deux aéroports internationaux de chaque côté de la frontière. Au fil des années, les panneaux défraîchis du *border art* ont, pour beaucoup, été déchirés. La Border Patrol a réalisé, de manière unilatérale, des ouvertures en bas du mur, des meurtrières horizontales, pour observer de l'autre côté ceux qui marchent le long du mur. En effet, le mur est bâti sur le territoire américain et appartient dans sa totalité aux autorités américaines : le contrôle peut donc être complet. Ici, la fonction principale du

mur est de contrôler avant de séparer.

Dans le cimetière le plus ancien de la ville (Panthéon n° 1) se trouve l'équivalent de la tombe du soldat inconnu pour tous les migrants, celle de « Juan Soldado ». Elle est devenue un lieu d'offrandes et de prières pour tous ceux qui nourrissent l'espoir de passer de l'autre côté de la frontière. La légende veut que l'esprit de Juan Soldado protège les *migrantes* qui sont allés prier sur sa tombe, comme en un pèlerinage obligé : c'est un va-et-vient incessant. Il est ainsi devenu le saint patron des migrants, car lui-même est mort, dit-on, abattu en 1938 d'une balle dans le dos, tandis qu'il fuyait vers un monde meilleur. Depuis peu, des cimetières d'anonymes ont fait leur apparition le long de la frontière ; lieux de repos éternel des migrants ayant échoué dans leur traversée. Les croix portent pour seule inscription : « John Doe » ou « Jane Doe » (l'équivalent américain de « monsieur ou madame X¹ »). Parfois un numéro est accolé à ce nom américain générique, comme le numéro d'un lot.



Tijuana. Le décompte macabre a commencé en 1995.

1. L'expression est employée dans l'administration américaine pour désigner une personne non identifiée, un blessé inconscient ou un mort n'ayant pas de papiers sur lui.



Playa Tijuana. Bornage d'une frontière récente établie à la fin du XIX^e siècle, 2006.

En 2010, le risque de mourir en traversant la frontière était 17 fois supérieur qu'au début de la décennie.

Environ 7000 cadavres de migrants ont été découverts en quinze ans dans les zones arides le long de la frontière, d'après la Commission nationale mexicaine des droits de l'homme. Le nombre réel de victimes serait deux à trois fois supérieur. Et « combien encore » ? Un artiste l'a clamé sur le mur : « *C'est une tragédie majeure*, écrit dans le quotidien *Reforma* le politologue mexicain Sergio Aguayo, si l'on songe que, durant les vingt-huit ans d'existence du mur de Berlin, 239 Allemands sont morts en essayant de le franchir. » L'Arizona est l'État recensant le plus de victimes, la première cause de mortalité des migrants étant la déshydratation due à la chaleur extrême du désert. D'ailleurs, pour éviter ce destin tragique, certains migrants se rendent eux-mêmes à la police des frontières quand ils se sentent trop malades ou trop faibles et qu'ils ne sont pas encore perdus dans cette immensité. Trop souvent, ils sont aussi abandonnés par leurs passeurs. Mais si le rêve américain se révèle parfois être un véritable cauchemar, ils sont toujours des milliers chaque année à essayer de traverser la frontière et des centaines à y laisser la vie. Tragédie oubliée mais contemporaine de l'Amérique. ■

Un mur contre « l'immigration illégale »

Les premiers pans de mur ont été construits à partir de 1989 quand les négociations sur la création d'une zone de libre-échange entre les États-Unis et le Mexique ont débuté. À compter de cette date, les Mexicains entrés clandestinement aux États-Unis ne sont plus régularisés et les expulsions commencent. Le mur a ensuite été progressivement renforcé et étendu à partir de 1994, date d'entrée en vigueur de l'Accord de libre-échange entre les États-Unis, le Mexique et le Canada (ALENA) qui s'est accompagné d'une série de mesures destinées à contrôler les



Tijuana. Le contraste est saisissant entre les deux côtés de la barrière, 2013.

flux migratoires venant du Sud. L'opération *Gatekeeper* (portier ou gardien) fut alors lancée en octobre 1994 pour sécuriser et protéger les frontières extérieures des États-Unis. La même opération s'est ensuite répétée sous le nom de *Safeguard* (« gardien protecteur ») en Arizona et de *Hold the Line* (« tenir la ligne ») au Texas.

Depuis le 11 septembre 2001, la surveillance a franchi une étape supplémentaire et certains membres du Congrès américain ont alors milité pour construire un mur continu et hermétique, un « mur intégral » tout le long de la frontière. En octobre 2006, le Congrès vote une nouvelle loi (*Secure Fence Act*) sur la protection des frontières pour renforcer le mur (de 1 200 kilomètres dans les zones les plus poreuses de la frontière), disposer de nouveaux moyens de surveillance pour lutter contre le terrorisme, le trafic de drogue et l'immigration irrégulière. Le président mexicain d'alors, Felipe Calderon, avait exprimé son opposition au renforcement de ce mur : « Il n'est pas possible qu'au XXI^e siècle, on puisse

construire un mur entre deux nations voisines, entre deux nations sœurs, entre deux nations associées. C'est un signal très négatif, qui ne dit rien de bon d'un pays qui s'enorgueillit d'être démocratique et construit par des immigrants ! » Son appel n'a guère été entendu depuis, et cette loi a même été reconduite en 2008 pour permettre la construction de 1 000 kilomètres de barrière supplémentaires. Chaque année, le gouvernement américain dépenserait entre deux et quatre millions de dollars par mile pour construire le mur, et entre cinq et huit millions par mile pour l'entretenir. Ce prix exorbitant est-il justifié pour une frontière qui ne pourra jamais être rendue complètement hermétique ? De manière dérisoire, les autorités mexicaines ont, en 2008, planté un « mur vert » composé de 400 000 arbres pour tenter de cacher la barrière américaine : « *notre mur est un mur de vie et il s'oppose à la honte et à la haine* », a déclaré le gouverneur de l'État du Coahuila le long de la frontière avec le Texas. ■



Playa Tijuana. À cet endroit, la barrière a été plusieurs fois reconstruite, chaque fois renforcée, 2013.



Playa Tijuana. Les Mexicains se sont appropriés la plage jusqu'au mur, 2013.



Playa Tijuana. Rêver à une autre vie de l'autre côté, 2009.

Playa Tijuana, le mur descend dans l'océan à travers le parc de l'Amitié

Le cerco longe à présent l'aéroport, contourne la ville, dévale les pentes et grimpe les collines, traverse le « ravin des trafiquants » (*Smugglers' Gulch*²) jusqu'à la plage surplombée d'un phare blanc, pour finir dans l'océan. Seul ce dernier a vaincu le mur... sur la plage de Tijuana. Un jour, rouillé et rongé par les embruns, il s'est affaissé, laissant croire aux candidats à l'émigration que la voie était enfin libre. Pendant un temps, les badauds du dimanche ou les rares touristes s'amusaient alors à mettre un pied en Amérique tout en en laissant un autre au Mexique, narguant ainsi les gardes-frontière qui les observaient. Mais le mur a très vite été remplacé par une barrière plus imposante encore et bardée d'électronique. Un mur de six mètres de haut a été construit avec des matériaux plus solides, en recyclant d'anciens rails de chemin de fer. Un grillage est venu compléter le dispositif. Depuis, on ne peut que poser le front contre ces rails, ouvrir grands les yeux et rêver à une autre vie que l'on espère un jour – comment ? – pouvoir poursuivre de l'autre côté.

Tout cela ne décourage pourtant pas les candidats les plus déterminés au départ : ils construisent des tunnels, essayent de passer par la mer ou profitent des jours de brouillard. La nuit, des gardes-frontière guettent à l'aide de puissants projecteurs ; le jour, ils patrouillent à cheval, en moto-cross ou en jeep sur la plage désertée côté américain appelée Imperial Beach.

Pendant un temps, des familles américaines venaient pique-niquer dans le parc national surplombant la plage qui s'appelle évidemment Border Field State Park. Puis le parc a été fermé au public pour permettre

2. Ce ravin est célèbre pour les trafics en tous genres datant de l'époque de la prohibition dans les années 1930.

la construction de la double barrière. Désormais enserré au milieu de l'infrastructure frontalière, il faut ouvrir une porte pour aller à la rencontre de ses voisins mexicains (et montrer patte blanche au garde-frontière de service), le week-end entre huit heures du matin et six heures du soir. Cet endroit